

VINGT-QUATRE HEURES DE LA VIE D'UN HOMME NON ESSENTIEL

Le réveil sonne, il est huit heures et quart. Je peine à m'extirper du lit, empêtré dans mes draps, mes yeux éblouis par le soleil qui remplit la pièce. De mon lit, j'aperçois la porte de la chambre de l'autre côté du couloir qui est ouverte et le lit qui est vide. Je regarde par la fenêtre, la pharmacie d'en face affiche vingt-sept degrés. Etrangement, la chaleur ne se ressent pas dans l'appartement. Je me traîne jusqu'à la salle de bain pour me préparer à sortir, mon pantalon sur mes chevilles. Le miroir me renvoie l'image d'un homme aux cheveux ébouriffés, mal coiffés, la barbe mal rasée, avec de petits yeux fatigués. Cela me donne le sentiment d'avoir pris cinq ans en une nuit. J'ôte mon pantalon et entre dans la douche. Je suis plein de savon et de mousse quand l'eau cesse brutalement de couler. Agacé, j'enfile un peignoir, et me dirige vers le compteur. Il affiche que la limite de la consommation d'eau pour la journée est déjà atteinte. Une fois de plus, mon colocataire, Solal, a utilisé à lui tout seul notre quota d'eau journalier. J'entreprends donc de me sécher et d'enlever la mousse de mes cheveux avec une serviette de bain. Cette journée commence décidément assez mal, et ce n'est vraiment pas le jour pour être en retard. Mais je ne suis pas au bout de mes surprises. En passant dans le salon, je constate que la climatisation tourne à plein régime, expliquant la fraîcheur de l'appartement. Je me précipite pour l'éteindre. Cette consommation accrue est visible sur le compteur et j'ai toujours peur que quelqu'un ne la remarque. Je n'ai pas la moindre envie de voir débarquer la police écologique de bon matin pour retirer ma climatisation. Les restrictions sur les climatisations sont très strictes et la consommation de chaque foyer est très surveillée. La police écologique opère régulièrement des contrôles et pas plus tard que la semaine dernière les voisins d'en face se sont fait retirer la leur. Il va encore falloir que j'aie une discussion avec Solal. Ce garçon finira par me causer plus d'ennuis qu'il ne m'apporte d'aide financièrement. A l'époque, c'était une opportunité de l'accueillir, il arrivait tout droit d'Ethiopie et l'héberger chez moi était l'occasion idéale de régler mes quelques soucis financiers. Les aides apportées aux gens qui, comme moi, accueillent les immigrants ne sont pas formidables mais elles permettent d'améliorer un peu le quotidien. Le problème c'est qu'il me complique un peu la vie. Or, ce genre d'erreur peut coûter cher aujourd'hui et je n'ai pas les moyens de payer une amende pour surconsommation. J'attrape donc la clim pour la

replacer sous le canapé. Après avoir avalé une tasse de café instantané, je cavale dans l'escalier de mon immeuble car je suis déjà en retard. Arrivé en bas, j'enfourche mon vélo et m'élanche dans la ville.

Il fait beau, les rues ne sont pas trop bondées ce matin. D'habitude, entre les piétons, les bus, les tramways et la multitude de vélos, les rues se transforment en de véritables parcours d'obstacles où chacun cherche à se frayer un chemin pour arriver à bon port. Il y a la queue devant un certain nombre de magasins, les restaurants affichent déjà leur menu du soir, pour inciter les amoureux à venir fêter chez eux une énième St Valentin. Tout le monde s'est précipité de bon matin pour acheter du foie gras, de la viande rouge ou des chocolats à la crème. En effet, les jours de fête, les gens utilisent davantage leurs tickets de rationnement permettant d'acheter des produits d'origine animal. De toute manière, je n'ai jamais apprécié cette fête, je l'ai toujours trouvée commerciale, et je l'ai presque toujours passée seul.

Arrivé à destination, j'installe mon vélo dans le parc destiné à cet usage. J'entre dans l'immeuble et me présente à l'accueil, où une jeune femme m'accueille chaleureusement et m'indique la direction à prendre. J'emprunte un escalier immense, la foule se presse autour de moi. Cela grouille de gens divers et variés, des hommes, des femmes, des personnes âgées, des adolescents et même des enfants. Je rejoins le troisième étage et entre dans un amphithéâtre plein à craquer, certaines personnes sont assises à même les marches de l'escalier. Je maudis intérieurement Solal tout en me frayant un chemin à la recherche d'un recoin libre. Je m'installe à côté d'un homme qui doit avoir mon âge et qui a l'air épuisé. La chaleur est insoutenable et j'ai du mal à respirer. La salle s'assombrit, le silence se fait, un homme se tient en bas sur l'estrade. La conférence du jour porte sur différentes variétés de plantes et leur mode de culture. Dans cette pénombre, je peine à rester concentré. Mes pensées dérivent une fois de plus vers ma vie d'avant. Mon boulot, mon appartement tout équipé en plein centre du 11^{ème} arrondissement, ma voiture, les voyages à l'autre bout du monde...c'était le bon temps! Je repense à Lison, une jeune mannequin avec qui j'ai travaillé à l'époque et qui ne me laissait pas indifférent. J'étais chargé de concevoir le design de bouteilles de shampoing pour une grande marque et elle posait régulièrement pour nous. Mon travail me plaisait mais au fil des années, les législations contre le plastique se sont durcies, on s'est mis à ne plus vendre que du shampoing en vrac pour lequel les consommateurs ramènent leur

propre bouteille, ou du shampoing solide dans un emballage carton sans intérêt. La boîte s'est donc réorganisée, on a eu droit à un plan social. Bref, j'ai été licencié ! Me voilà donc comme beaucoup d'autres en pleine reconversion professionnelle. Je suis tiré de mes rêveries par mon voisin qui me tend la feuille d'émargement. Je signe en face de mon nom et fixe la date : « vendredi 14 février 2070 » dire qu'à une époque il neigeait à cette période de l'année! Je commence sérieusement à me demander si ça vaut vraiment le coup de m'instruire sur les différentes variétés de fougères comestibles! Je n'ai jamais été bon à l'école et il est un peu tard pour s'y remettre maintenant. Le maître de conférences se lance dans une digression sur les pins, une variété d'arbre qui constituait une bonne partie de nos forêts et qui ne se trouve plus que dans le grand nord. Il explique qu'un certain nombre d'autres espèces sont vouées à disparaître si nous ne maîtrisons pas l'emballement climatique. Actuellement les scientifiques cherchent à développer des espèces hybrides capables de résister aux grandes variations climatiques et au manque d'eau. De plus, on pourrait imaginer des arbres capables d'émettre une certaine lumière qui permettrait de limiter l'éclairage urbain. Je trouve l'idée séduisante mais quand même un peu flippante. Ennuyé par cet exposé je regarde autour de moi et constate que mon voisin de droite ne semble pas plus enthousiasmé. Je le questionne sur son ancien travail et il m'apprend qu'il était technicien dans un aéroport où il s'occupait de l'entretien des moteurs d'avion. Suite à la limitation drastique des transports aériens, il fait lui aussi partie des dommages collatéraux des nouvelles lois pour le climat.

Une sonnerie retentit et tout le monde se rue sur la porte, créant un embouteillage humain. En sortant de l'amphithéâtre, je constate, par la fenêtre, que le temps a changé, le soleil a laissé place à un épais brouillard jaune. Les gens quittent le bâtiment munis d'un masque. J'observe tous ces visages dont on ne voit que la moitié. Je me rappelle ces cinq années passées à porter un masque bleu pendant la pandémie de coronavirus. Tout le monde se plaignait mais aujourd'hui on porte un masque pour éviter tous les cancers liés à la pollution de l'air. Mon père me racontait que dans les années 2000, à la fin des annonces météo, le présentateur annonçait la qualité de l'air de la journée : l'indicateur était presque toujours vert, on respirait un air apparemment très pur. Mais aujourd'hui la situation a tellement empiré que personne n'ose plus présenter la qualité de l'air. Je m'installe dans l'escalier, tente de me détendre, ça y est le grand moment de la journée est arrivé.

Mon cœur bat fort dans ma poitrine et les gens autour me sont indifférents. Je ne vois que la grande horloge dans l'entrée du bâtiment qui avance péniblement comme si elle souhaitait retarder avec moi cet instant. Essayant de calmer ma respiration, je descends le reste de l'escalier et me présente à l'accueil. L'entrée est presque vide, tous ceux qui se bousculaient ce matin sont partis déjeuner. Je sors de mon sac un papier que je tends à la secrétaire. Elle le survole des yeux puis m'observe attentivement par-dessus ses lunettes. Enfin elle me tend une carte et m'indique une salle d'attente un peu plus loin, d'un air désolé. Je m'installe sur l'une des chaises en bois alignées contre le mur en face d'une porte en acier sur laquelle une plaque annonce « Inspecteur.trice ». Je sens monter mon anxiété, je me fais l'effet d'un étudiant attendant de passer une épreuve importante. Mon ventre commence à crier famine et mes borborygmes résonnent dans cette pièce vide. Enfin, la porte s'ouvre et une femme accompagnée de deux petites filles et tenant un bébé dans les bras sort d'un pas las et déprimé. Elle garde la tête haute mais je vois bien qu'elle retient ses larmes. L'homme qui la suit lui dit sèchement « Vous saviez à quoi vous en tenir madame ! Avec déjà deux enfants il ne tenait qu'à vous de prendre vos précautions. D'autant plus qu'aujourd'hui la plupart des méthodes de contraception sont gratuites ! » Elle baisse la tête et je la regarde s'éloigner, traînant derrière elle sa petite famille. Au milieu du silence qu'elle laisse, mon nom retentit. Je me lève, serre la main de l'homme qui me tient la porte en me regardant sévèrement et entre.

Le bureau est spacieux, et ouvert sur une vaste baie vitrée dont la vue est occultée par l'épais brouillard ambiant. Sur son invitation, je m'assois devant l'imposant bureau sur lequel sont empilées des centaines de dossiers de toutes les couleurs d'où s'échappent des papiers tamponnés « ACCEPTE » en vert ou « REFUSE » en rouge. L'inspecteur s'installe en face de moi, sa calvitie et ses lunettes rectangulaires accentuent son air sévère.

- Nom, prénom date de naissance ? dit-il sèchement. S'ensuit un interrogatoire froid épluchant les moindres détails de ma vie privée, de ma situation familiale à ma consommation électrique en passant par mes habitudes alimentaires, mon mode de transport, mes habitudes de sommeil... Je ne serais pas surpris qu'il commence à me questionner sur ma vie sentimentale mais il s'abstient à mon grand soulagement. Enfin il pose son stylo, et me fixe intensément à travers ses lunettes en laissant planer un silence glacial.

- M. Talbo, vous êtes sans emploi depuis deux ans, c'est bien ça ?

- Effectivement mais je suis des cours de reconversion professionnelle dans cet établissement, dis-je en bredouillant, sentant la sueur dégouliner de mon front.

- Cela fait plus d'un an et demi que vous êtes inscrit dans cette formation d'agriculture urbaines et vous n'avez toujours pas réussi à obtenir un travail. Expliquez-moi donc, M Talbo, pourquoi nous devrions vous autoriser à continuer à résider dans la capitale.

Afin de limiter la concentration de population de Paris, il est maintenant nécessaire d'obtenir un permis de résidence, renouvelable tous les ans. Seules les personnes justifiant d'un travail indispensable au fonctionnement de la ville sont autorisées à rester, les autres professions étant relogées en périphérie. Les banlieues se sont tellement étendues que les limites de Paris se sont fondues dans celles des villes avoisinantes et il est maintenant possible de rouler plusieurs heures sans jamais voir autre chose que des barres d'immeubles construits à la va-vite pour accueillir ceux qui ont été renvoyés. L'expulsion me pend au nez ! Je n'ai rien à répondre à cet homme, je suis plus qu'inutile à Paris, je suis sans emploi, sans compétences, je n'ai pas de famille qui me retienne ici et je ne suis pas irréprochable quant au respect des règles écologiques. Je tente malgré tout d'argumenter : si je suis expulsé, Solal qui travaille dans le recyclage des déchets se retrouvera sans logement et je n'ai pas envie d'imaginer ce qui pourrait se passer si le gouvernement se décidait à l'envoyer dans ces camps de régulation climatique dans des endroits comme Saint-Pierre et Miquelon.

Mes espoirs s'effondrent quand l'inspecteur me répond que les « foyers d'accueil » ne manquent pas tout en soulevant le tampon rouge au-dessus de mon dossier. Froidement il me tend mon avis d'expulsion ainsi que la liste des logements de banlieue proposés dont la plupart se situe à plus de 80 km de Paris, et m'indique la sortie d'un geste de la main. J'ai un mois pour quitter la ville.

Le brouillard à l'extérieur du bâtiment se dissipe peu à peu. Je peux déjà apercevoir entre les immeubles la pointe dorée de la tour Eiffel repeinte depuis les jeux Olympiques de 2024. Je suis presque ébloui par le soleil se reflétant sur les panneaux photovoltaïques qui recouvrent les toits. Le temps me semble long, presque à l'arrêt malgré le mouvement répétitif de mes jambes qui pédalent. Ma tête est vide. Mon expression maussade contraste avec l'agitation présente dans les rues en ce début d'après-midi. Les couples se tiennent la main et se promènent l'un contre l'autre en partageant un cornet de glace. Dans les rues de Paris, j'observe

mon reflet dans les vitrines qui défilent les unes après les autres. Sur un balcon, un cycliste immobile pédale pour recharger son téléphone. A l'entrée du parc Montsouris, la foule se presse pour acheter des légumes. En effet, depuis vingt déjà, ce grand espace vert est devenu une zone d'agriculture urbaine : ce n'est plus le parc d'agrément de mon enfance, les choux, les carottes, les poireaux ont envahi tous les espaces verts. Les jardiniers s'activent au milieu des pommes de terre et plusieurs petites serres permettent de cultiver des tomates toute l'année. Il est bien plus agréable de prendre les chemins des parcs plutôt que de passer à côté de ces vieilles boutiques comme McDonald's ou Burger King qui ont été réinvesties pour être transformées en centres d'accueil pour migrants. Arrivé en bas de chez moi je me dirige vers le supermarché et j'attache mon vélo sous le regard circonspect d'une jeune fille qui grignote l'emballage comestible d'un paquet de gâteaux. Je n'ai jamais pu me faire à l'idée de manger l'emballage des gâteaux pour ma part. Dans la rue, à l'entrée du magasin, un camion de ravitaillement est à l'arrêt. Il est assez rare de voir ce genre de camion en pleine ville surtout de jour. Par ailleurs, le permis ne se passe plus aussi facilement de nos jours et il ne reste que quelques personnes de ma génération qui soient en possession d'un tel document. Mon permis rouge est facilement reconnaissable face au nouveau permis de couleur verte que délivre le gouvernement. Ce vert qui est également utilisé pour peindre les camions, un vert qui évoque de la nature, ce vert apparu dans le marketing au début des années 2000 et qui a tout envahi aujourd'hui. Le vert et jaune de McDonald's qui a remplacé le rouge et jaune qui symbolisait leur mascotte, ainsi que ce vert qui avait été employé sur les bouteilles de coca cola censées être plus respectueuses de l'environnement. Peut-être que si j'avais mis du vert sur mes bouteilles de shampoing, je serais toujours à mon poste ce soir! Agacé, je pénètre dans le magasin.

J'attrape un petit chariot à roulettes et m'engage dans la multitude de rayons que je connais par cœur. Il y fait froid, les poils de mes bras se hérissent tandis que j'approche des rayons frais. Je passe sans m'arrêter devant le rayon viande qui comprend en tout et pour tout deux malheureux poulets. De toute façon ce n'est pas moi, au chômage et expulsé de la ville qui peux me permettre d'acheter un poulet à quatre-vingt francs. L'homme qui se trouve derrière moi s'est arrêté lui, il saisit l'un des deux poulets de l'étalage et le dépose dans son caddie. Je salive un instant en repensant à la dernière fois, il y a très longtemps où j'ai mangé du poulet. Je reprends ma route vers le rayon des conserves. J'en attrape quelques-unes en

prenant bien soin de les retourner pour prendre connaissance du prix. Vingt francs pour ce gros bocal de petits pois-carotte. Je cherche combien cela fait en euro. Il me faut toujours un petit moment pour faire la conversion en euro. Depuis cinq ans que l'Europe a disparu, je ne parviens toujours pas à me faire à la nouvelle monnaie. Depuis le Brexit, tous les pays de l'Union européenne se désolidarisent suite à l'immigration massive dans les pays comme la France. Je continue mes courses et me dirige vers les produits en vrac. La plupart des produits secs, féculents, céréales, graines... et des produits d'entretien ne sont plus vendus au format individuel mais dans des grandes citernes. Je sors mon bocal en verre de mon sac et le remplis de pâtes vaguement marron et peu appétissantes. Je prends aussi quelques céréales. Mon ventre qui s'était figé pendant l'entretien avec l'inspecteur se remet à gargouiller au milieu de ces rayons. Je me dirige jusqu'à la caisse dans la direction fléchée du magasin. Je détourne le regard à la vue de bidons remplis d'une mixture colorée, au rayon des produits de beauté capillaire. Je sais bien que cette folie du marketing était complètement déraisonnable mais j'ai tout de même beaucoup de mal à m'habituer à ce qui l'a remplacée. Les consommateurs n'ont plus le choix qu'entre deux types de shampoing. Il ne faut plus espérer trouver de baume ou de lotion pour prendre soin des cheveux. Que l'on ait les cheveux secs, lisses, frisés, longs ou colorés, tout le monde est logé à la même enseigne. Arrivé à la caisse, une jeune femme devant moi s'agite pour obtenir l'argent promis à ceux qui rapportent leurs bouteilles en verre ou diverses autres boîtes réutilisables après lavage. Le caissier tente de lui expliquer que désormais, le magasin ne donne plus d'argent en échange des emballages consignés parce qu'il est temps que les gens se responsabilisent et accomplissent gratuitement ces gestes pour la planète. Il attrape alors les bouteilles et quitte sa caisse en direction de l'arrière du magasin. La femme s'en va, et je reste seul devant l'unique caisse. Je me dirige alors vers les caisses automatiques et passe mes articles dans un silence rythmé de « bip » stridents.

L'appartement me semble vide. Le grand miroir sur la commode de l'entrée reflète l'image d'un homme épuisé. Posé sur mon nez, occupant l'espace de mon visage, mes lunettes camouflent les cernes creusés par la nuit et la journée passée. Je m'affale dans le canapé qui peine à ne pas s'effondrer sous mon poids. J'attrape mon smartphone et fais défiler les infos du jour. Olympe Maréchal, notre présidente, s'exprime ce soir à vingt heures pour annoncer de nouvelles mesures écologiques au sein de la capitale. Au moins, à partir de ce soir je ne suis plus obligé de l'écouter. Je

n'aurais plus jamais à respecter la moindre de ces règles dictées de façon hebdomadaire. Greta Thunberg s'exprime sur France info. Je regarde l'émission affalé sur le canapé, les pieds relevés sur l'accoudoir. Cette femme qui prône les actions envers la planète plutôt qu'envers l'humanité. J'admire son courage et sa détermination depuis toujours mais je ne peux m'empêcher de penser que c'est en partie à cause d'elle que j'en suis là. Elle finit son discours en citant ce qu'elle nomme « un si beau poème de Ralph Waldo Emerson », qui se termine ainsi : « N'allez pas là où le chemin vous mène. Allez là où il n'y a pas de chemin et laissez une nouvelle trace ». J'ignore qui est cet homme mais malgré tout cette phrase me touche et j'ai le sentiment que c'est bien la dernière chose qu'il me reste à faire. J'entame alors le rangement de mes quelques affaires dans des cartons. Au-dessus de l'un d'entre eux, je dépose le papier d'expulsion où est indiquée l'adresse à laquelle je dois me rendre. Soudain, une clef tourne dans la serrure et Solal fait irruption dans l'appartement accompagné d'un courant d'air chaud venant de l'extérieur. Il m'interroge dans un français approximatif sur les raisons de cette agitation et je lui explique la situation. Je lis dans son regard une forme de tristesse à l'idée que nous soyons séparés. Il a une quinzaine d'années de moins que moi et malgré les difficultés à nous comprendre et son incapacité à respecter son temps de douche, je me sens proche de lui. Il se lance dans la préparation d'un dîner et j'observe par la fenêtre dans le coin du salon, le soleil parisien descendre entre les immeubles. Nous mangeons dans le calme puis je vais me coucher mais je suis incapable de trouver le sommeil. Je crois apercevoir par la fenêtre de ma chambre la lueur d'un arbre phosphorescent.

FIN